

Livres et cinéastes:

- Vadim complaisant, Losey mutilé,
- Fellini visionnaire;
- Cayrol impressionniste...

AU DOS de la série d'ouvrages consacrés par les Editions Seghers à Méliès, Welles, Brasson, Lang, etc., on trouve cette justification de l'entreprise: "La collection "Cinéma d'aujourd'hui" se propose de situer à leur place les plus grands auteurs de films..." Or pour les noms précédemment cités, ou pour Joseph Losey (no 11) ou Fellini (no 13), soit! Mais pour Roger Vadim...

Même le présentateur, Maurice Frydland, de ce souriant et habile plaisantin songe moins à analyser "Et Dieu créa la femme" (c'est Brigitte tout entière...) ou "Le vice et la vertu" (c'est Sade tout entier...), qu'à "justifier" leur auteur. Et c'est déjà une tâche ardue, un véritable créateur n'ayant pas besoin d'être justifié et, de surcroît, cet honnête Vadim déclarant par exemple: "J'ai réussi à bâtir ma personnalité, à donner aux gens l'impression que je suis une valeur." Logique, il attache, lui, plus d'importance à la fabrication publicitaire, hors cinéma, qui correspond à ses aspirations, qu'aux critères esthétiques. Il ne faut pas, dit-il, accorder une importance excessive au facteur "inspiration" personnelle dans la création d'un film. Le cinéma n'est pas un art. C'est un support, c'est un langage populaire.

Valmont, c'est moi...

C'est aussi le présentateur qui se justifie, parlant sans doute — et comment le cacher? — de "monde minuscule", de "complaisance", d'"univers sans réelle passion", mais, malgré tout, de "la marque d'un homme". Ne serait-ce pas plutôt la marque d'un savon, d'un parfum frelaté, d'un colifichet à la mode? Car si l'homme n'est pas dans ses films, serait-il donc alors — sa séduction personnelle, ça, c'est une autre affaire! — dans les brillantes réponses aux questions qu'on lui pose?

— "Les Bijoutiers du clair de lune", L'érotisme, "l' Exhibitionnisme" ont choqué... Je sais, on me traite d'obsédé. Mais est-ce moi ou certains spectateurs qui sont retouffés?

— "Les Liaisons dangereuses"... Je ne connaissais pas le livre de Laclos (!). Mais après l'avoir lu, j'ai eu tout de suite envie d'en faire un film.

Comment voyez-vous le Valmont des "Liaisons dangereuses"?

— Valmont, c'est moi... N'insistons pas. Il y a quelques années, dans un article à "France-Observateur", Henri-François Rey écrivait de Vadim: "Du boy-scoutisme pervers, voilà à peu près ce qu'il nous offre, et voilà ce qu'il fait crier d'admiration (on ne crie plus guère...) ceux qui s'obstinent envers et contre tout à prendre ce charmant jeune homme pour Choderlos de Laclos... alors qu'il n'est pas même Restif de la Bretonne." L'article était judicieusement intitulé: "Allez vous rhabiller..."

Pourquoi ce titre dans cette excellente collection? Pareille confusion est aussi regrettable, et quelles que soient les exigences du commerce, que de faire voisiner, dans les "Poètes d'aujourd'hui", Valéry, René Char... et Léo Ferré. Mais oui, de "Jolie même" à la "Jeune Parque" et du "Repos du guerrier" au "Journal d'un curé de campagne"...

Etre Losey malgré tout

Né en 1909, Joseph Losey fut tout d'abord journaliste, régisseur de music-hall, metteur en scène de théâtre. Il réalisa des films de court métrage et des émissions de radio, et ce n'est qu'en 1948 qu'il tourna son premier long métrage. En 1952, il lui faut quitter les Etats-Unis. "Cette année-là", écrit Christian Ledieu dans son étude sur l'œuvre de Losey, tandis qu'il se trouvait en Italie pour le tournage de "Stranger on the Prowl", Losey a en effet appris qu'il avait été cité devant la Commission des activités anti-américaines, comme ayant (supposément) assisté aux réunions des Mark's Study Group et sympathisé avec le parti communiste. Convoqué, mais retenu par son film, Losey s'entendit dire, en arrivant, que son retard avait été considéré comme une fin de non-recevoir. En conséquence, il n'eut plus le droit de travailler aux USA. Il alla donc poursuivre sa carrière en Europe, surtout en Grande-Bretagne.

Parmi ses principaux films, il faut citer: "The Prowler" (1950), "The Big Night" (51), "The Intimate Stranger" (55), "Time Without Pity" (56), "The Criminal" (1960), "The Damned" (61), "Eva" (62) et, cette année, "The Servant".

Ces films ont affirmé la réputation de Joseph Losey et ont groupé autour de son nom un groupe d'admirateurs animés par de jeunes critiques de cinéma, en France en particulier,



Fellini avec Giulietta Masina pendant le tournage de "Les nuits de Cabiria".

pour qui son œuvre a pris une importance capitale. Christian Ledieu fait le point provisoire d'une carrière qui est en plein développement, d'une œuvre qui, par deux ou trois films tout au moins, "simplement et magnifiquement s'impose d'elle-même." Tout cinéphile se doit en effet de connaître "Time Without Pity" et "The Criminal", même si "Eva" fut, semble-t-il, un échec, même si Losey, jusqu'en 1952, eut le plus souvent bien du mal à concilier son tempérament d'artiste et sa fonction d'employé de l'industrie hollywoodienne.

Cette difficulté, on pourrait dire ce drame, qui n'est pas sans rapport avec le cas von Stroheim, est fort bien retracé par Christian Ledieu. Elle nous contraint à imaginer ce qu'il eût pu être cette œuvre, sans doute l'une des premières, sans les brimades, les entraves, les mutilations.

"Sitôt donnée, la chance est retirée à Losey: la prise de

pouvoir de la R.K.O. par Howard Hughes contrarie énormément l'achèvement de "The Boy with Green Hair". Puis, comme aux U.S.A., la "copie zéro" d'un film n'appartient pas au metteur en scène mais au producteur, le montage de "The Big Night" est refait derrière son dos."

Même chose pour "Stranger on the Prowl" (en plus d'une mésentente totale avec les producteurs, — ce qui se reproduit pour "Gypsy and the Gentleman", où une musique insipide désarticule à elle seule la mise en scène, et pour "Eva"). D'autre part — et là, sa situation "politique" intervient sans doute —, le nom de Losey semble inspirer une méfiance qui dure encore. D'où il s'ensuit que bon nombre de films lui furent enlevés au dernier moment, et aussi que Losey n'a pas, une seule fois encore, réussi à entreprendre un film qu'il désirait vraiment, — en particulier, "Galileo Galilei" d'après Bertold Brecht.

Le paradoxe de Fellini

Federico Fellini est à l'origine de la plupart des grandes choses qu'a réalisées le cinéma italien en dix années. Et non seulement pour avoir travaillé avec Antonioni, Rossellini, Lattuada, Zavattini, etc., mais parce qu'il est Fellini. Et même si s'exprime en chacun de ses films comme un besoin fondamental d'activité sacrée surpris et révélé chez les individus les plus frustrés et les plus démunis, un lyrisme assez visionnaire plus soucieux de traquer, chez les prostituées ou dans les orgies aristocratiques, le cheminement métaphysique que le naturalisme social, il est aussi "absurde et dérisoire de prétendre exclure Fellini du néo-réalisme" (André Bazin), que, par exemple, discutable, après "8½", d'affirmer pareil créateur à bout de souffle.

Pourtant le paradoxe d'une des œuvres les plus inventives et les plus utiles du cinéma, c'est d'être contestée à la fois par les matérialistes qui lui reprochent son obsession du rachat spirituel, sa hantise du salut, et les spiritualistes qui ne lui pardonnent pas "la férocité avec laquelle il met en évidence, comme autant de signes de la décadence religieuse, la superstition des naïfs exploités par le cynisme des profiteurs, la puérilité d'un christianisme sociologique, l'inconséquence du troupeau et l'impuissance des bergers", la scandaleuse réalité d'un univers en perte. En fait, Fellini nous demande de partager sa réprobation pour toutes les formes de scandale qu'il dénonce, et qu'il dénonce, pour les stigmatiser, en les montrant.

Gilbert Salachas, auteur, dans la même collection, de "Federico Fellini", illustre cette dénonciation par l'exemple des "Vitelloni" dont "l'escroquerie favorite consiste à se déguiser en ecclésiastique pour inspirer confiance... Voir des escrocs se présenter sous l'habit ecclésiastique, c'est déjà assez drôle en soi. En écoutant les propos que tiennent ces faux prêtres, on s'aperçoit que le gag débouche sur la satire préméditée. Le subtil chantage aux sentiments, le caractère avide des victimes de l'escroquerie, voilà qui traduit, en termes à peine déguisés, la troublante dialectique de certains marchés. La satire est virulente. Ceux qui pleurent s'en scandalisent, oubliant sans doute la réaction d'un jeune homme en colère qui n'hésita pas à manier le fouet sur les marches du temple..."

Quant à certains déreglements scandaleux, et très contemporains, de la haute société, d'auteurs qui prétendaient en condamner l'illustration en interdisant la "Dolce vita", songeaient-ils empêcher l'homme de la rue de trouver dans son quotidien habituel l'exposé détaillé des affaires du Cygne noir ou de Christine Keeler-Profumo? La violence satirique de Fellini nous paraît valoir mieux qu'un silence éditant mais dérisoire.

Sans rien cacher de son admiration pour l'un et l'autre, Gilbert Salachas nous fait en-

trer dans l'intimité de Fellini et de son œuvre. Sans rien nous dérober de son humour et de ses partis pris, Robert Benayoun témoigne ainsi dans la "Panorama critique" que renferme l'ouvrage (l'un des meilleurs de la collection): "Prenez note, dès à présent, de cette évidence aveuglante: il n'y a personne, dans tout le cinéma italien, si vaste et attachant, qui grimpe à la cheville de Fellini. Repliez donc "Chahiers", votre éternel affreux, ce hameçon pédant qui cogne aux murs une incompétence anémique: j'ai nommé le Rossellini. Empêchez donc, centrales catholiques, votre de Sica pétrinant dès Zavattini, génial et inconstant, le lâche au coin de la rue. Pleurez, les compromis: Blasetti trop riche, Soldati trop vite, Lattuada sujet à des villemettes. Visconti égaré. Méditez fort, le bataillon des grands talents qui s'étudient: les Antonioni, les de Santis. Car seul Federico peut, d'une enjambe, franchir ce pont de fibres et de cristal qui mène à l'expression spontanée, naturelle, congénitale des grands poètes."

L'invention d'un regard

D'une finesse de pensée et d'écriture qui fait souvent songer aux essais de Giraudoux, la "Droit de regard" (1), que Jean Cayrol et Claude Durand entendent exercer sur et par le cinéma, est plus un à-propos impressionniste qu'une analyse vulgarisatrice. Mais, outre la formule d'une magie littéraire assez envoutante, l'a-propos délivre souvent des vérités et des souhaits essentiels:

"La Société a su apprivoiser les arts qui permettaient à l'homme de lui échapper; elle a domestiqué les plus brillantes rêveries... Le malheur est que le cinéma a voulu être fidèle à la Société qui l'employait désormais pour ses samedis soir et pour ses fortuites révisions. Ainsi a-t-il tout perdu de ses excès, de sa fougue primitive, de son aventure initiale..."

"Le cinéma peut redécouvrir cette perception décousue que nous avons de notre monde, en un ensemble homogène, inventé, parfaitement lié, et qui aurait retrouvé la cohérence du poème..."

Du reste, la théorie cède le pas à la pratique, nous découvrant, par le texte et les images de 4 courts métrages réalisés par les auteurs, un cinéma poétique, insolite, plein de lignes, de cortèges et de tours en losange, de villes où il pleut sur les drapeaux, sur les amours anciennes et sur les ruines de la guerre. Ces essais, qui semblent souvent renvoyer à leurs mallettes bien triées les accessoires de l'équilibriste Cocteau, s'appellent "On vous parle", "La frontière", "Madame sa meurt", "De tout pour faire un monde". "Le cinéma, nous disent-ils à leur tour, mais d'autre façon, c'est l'art de prendre au sérieux l'initiative et l'invention d'un regard".

Un livre et un art fascinants.

Alain Pontaut

(1) Jean Cayrol et Claude Durand. "Le droit de regard". Aux Editions du Seuil. Distr. Fomac.

Un Canadien dans la Pologne d'aujourd'hui

AU COURS de l'automne de 1960, la jeune poète canadienne Daryl Hine alla à Varsovie pour collaborer à la traduction des sous-titres en langue anglaise pour le film épique "Kryaczki". Il était accompagné d'un jeune artiste américain, Virgil Burnett, qui illustra le journal de son séjour là-bas. Ce récit vient d'être publié par Hine sous le titre de "Polish Subtitles" (1).

À Varsovie, Hine et Burnett ont été les hôtes de Peter Scott et de sa femme dans leur logis près l'Ambassade du Canada en Pologne. C'est avec fraîcheur et originalité que le poète raconte ses aventures qui sont surtout des échanges d'idées avec des lit-

érateurs de Pologne et la visite d'églises et de châteaux tombant en ruines.

Daryl Hine ne connaissait pas la langue polonaise. Il n'avait donc qu'à relire ou refaire la copie de la traduction des sous-titres du film. Cecylia avait vécu à Londres, parlait l'anglais mais avait une curieuse idée de la façon dont doivent parler les personnages d'un film. Le rôle du Canadien fut de ramener à la simplicité et au naturel des répliques amphigouriques. La première et plus étonnante découverte faite par les deux jeunes hommes en arrivant à Varsovie, ce fut d'y voir que la ville entièrement détruite au cours de la guerre avait été

reconstruite pour donner dans ses vieux quartiers l'illusion du passé ressuscité. Les rues et les maisons ont l'air de photos en relief de la ville d'avant 1939. Quant aux écrivains rencontrés par le poète canadien, ils semblaient passer leur temps à traduire nos livres — étrangers plutôt qu'écris leurs propres œuvres.

En lisant "Polish Subtitles", le lecteur apprend avec étonnement que c'est le gouvernement qui a reconstruit les églises tout en étant opposé à l'existence de la foi religieuse. Il existe là-bas une situation toute spéciale entre l'Etat et le Culte. De même pour la situation des membres de la noblesse.

S'ils sont dépourvus de leurs biens, il y a encore des Radziwill et des Potoczi en Pologne. On en trouve même dans de petits emplois de l'Etat. Il semble donc que c'est la foi et la noblesse qui ont été abolies non les nobles ou les pratiquants comme personnes. Les personnes n'existent d'ailleurs

pas dans un état socialiste, seul compte le peuple.

Hine et Burnett circulent dans un monde un peu clos, celui des diplomates et des écrivains. La politesse et la tolérance régissent. Les gens ne parlent pas du passé, sont très curieux de tous les mouvements de pensée et d'art en Occident. Partout les deux étrangers sentent qu'ils sont suivis et surveillés. Sans ostentation d'ailleurs. Ils s'y habituent. Les gens ont là-bas une certaine liberté de propos. La meilleure façon de montrer son hostilité envers le gouvernement, c'est d'aller à la messe.

La tolérance de l'Etat va aussi loin que de permettre à un noble authentique de vivre dans son château parce qu'il a été classé parmi les poètes qui font honneur au pays. Les mauvaises langues prétendaient que le noble seigneur avait copié ses œuvres quelque part pour conserver son domaine.

Il y a une princesse vivant dans la campagne que Daryl

Hine va voir entourée de vieux meubles et de portraits de famille noircis par le temps. S'occupant de culture et d'élevage, la princesse vieillissante se demande ce qu'elle pouvait faire autrefois de ses dix doigts. L'éducation de cette noble femme impressionne fort l'auteur de "Polish Subtitles". Ce dernier se réjouit de rencontrer ici et là des gens qui vécurent autrefois à Paris, comme lui.

La vie semble assez morte à Varsovie où il n'y a guère d'hôtels, de restaurants et de théâtres. Une représentation de "Makbet" le fait fuir, la décoration bourgeoise, et datant de trente ans en arrière, dans les endroits publics se l'enlève. La grande distraction des Varsoviens semble la conversation et la conversation conversation surtout sur l'avenir. Daryl Hine cherche et ne trouve pas le légendaire et farouche patriotisme polonais. Il faut dire qu'il ne cause avec les gens que par le truchement d'inter-

prètes. Parfois il peut parler en français.

Comme dans tous les pays situés derrière le rideau de fer, les chemins de fer sont démodés, jamais à l'heure, encombrés dans leurs wagons peu propres. Dans la campagne tout est abandonné. On cherche en vain une clôture blanche à la chaux, une allée rattachée, un peu de fleurs près des maisons.

"Polish Subtitles" est écrit avec un humour bienveillant. La poésie a aussi sa place. Par exemple pour décrire le jour de la Toussaint, les tombes fleuries et éclairées de bougies allumées. On trouve là une pierre tombale (les corps ont été rapatriés) au souvenir de parachutistes canadiens tombés dans la ville ou sa banlieue. Ce livre se dévore. Les illustrations sont fines et nombreuses.

Marcel Valois

(1) En anglais chez Ablard-Schuman, à Toronto.